

Un coquelicot sous l'olivier

Roman

Carole LOIACONO

Carole Loiacono

Un coquelicot sous l'olivier

© Carole Loiacono, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9258-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Au carrefour de la vie

Montagnac – Septembre 2022.

Amélie se réveilla en sursaut. Des gouttes de sueurs perlaient sur son front et son dos était moite. Un cauchemar venait de l'arracher à son sommeil. Toujours ce même cauchemar qui la terrifiait depuis des années. Elle ne savait pas si elle était vraiment réveillée ou si elle allait comme souvent, replonger dans les ténèbres. Comme à chaque fois, elle attendait fébrile, assise au bord de son lit. Une violence circulait en elle. Un sentiment d'insécurité. Une sensation de ne pas être elle-même. La gorge sèche, elle appréhendait de se rendre dans la cuisine pour boire un verre d'eau, de peur de faire du mal à sa fille Mathilde qui dormait dans la chambre, à l'autre bout du couloir. Immobile dans la pénombre, les yeux rivés sur la lumière de sa veilleuse, elle contenait cette agressivité qui l'effrayait et qu'elle ne comprenait pas :

— Ne bouge pas Méli, ça va passer. Respire... se disait-elle en inspirant profondément.

Son cœur battait si fort, qu'il résonnait dans sa poitrine. Elle s'accorda quelques minutes puis se leva et marcha à tâtons jusqu'à l'interrupteur. Sa chambre était décorée avec goût. Elle n'était pas grande, mais elle lui suffisait amplement. Un grand lit faisait face à la fenêtre, sur laquelle étaient pendus de jolis voilages blancs irisés et de beaux rideaux occultants beiges, retenus par une embase. Un grand meuble dressing moderne longeait le mur de l'un des côtés du lit. Il n'y avait pas de table de chevet, mais une magnifique coiffeuse en bois d'olivier, héritée de sa mère, ornait l'angle opposé de la pièce. Les murs étaient tapissés de blanc, à l'exception de celui de la tête de lit, couleur rouge ponceau. Le même rouge que celui du petit coquelicot qu'elle avait dessiné et s'était fait tatouer sur son épaule droite. Elle adorait cette fleur parce qu'elle était comme elle, aussi éclatante que fragile. Un symbole de paix et d'éternité, à l'instar de l'olivier, cet arbre qu'elle aimait tant et sous lequel elle aimait lire ou peindre, dans le jardin de son mas provençal au milieu des garrigues, à Montagnac dans le sud de la France. Sa maison était sa plus grande fierté. Elle et son mari en

avaient dessiné les plans. Le mas jonché en hauteur offrait une vue imprenable sur les Cévennes. Un jardin magnifique et sauvage s'étendait sur un terrain de près de mille mètres carré. Malgré le sol aride et rocailleux, elle y avait planté toutes sortes de fleurs et d'arbustes, ainsi que de la lavande et du romarin. Du thym sauvage y poussait tout seul parmi les oliviers, dont l'un était centenaire. C'était lui, son arbre. Un arbre robuste et imposant au tronc noueux, crevassé et torturé. Son épais houppier gris argenté, large et arrondi la protégeait des étés brûlants et ses petites fleurs blanches mellifères au printemps, dégageaient une odeur d'amande qui parfumait son petit coin de paradis.

Le chant du coq du voisinage annonçait les premières lueurs de l'aube. Amélie reprenait doucement ses esprits et semblait soulagée à la vue du lever du jour. Elle ne fermait jamais les volets de sa chambre, le soir. Elle avait une peur viscérale de la nuit et du noir. Quand l'heure du coucher sonnait, elle était prise d'angoisse et luttait contre le sommeil sur son canapé, devant sa télé.

Le café chaud coulait. Amélie adorait prendre son petit déjeuner aux aurores. Elle s'installait sur sa terrasse avec une petite laine sur le dos et savourait son café au lait dans son mug fétiche, avec deux belles tartines de pain toastées, nappées de beurre salé et de confiture d'orange amère. L'odeur du pain grillé embaumait toute la maison.

Bercée par le chœur de l'aube et le chant des cigales, elle fermait les yeux et inspirait profondément les effluves florales de sa Provence natale, qui apaisaient le temps d'un instant, ses démons et ses angoisses.

Amélie prit sa douche et procéda comme chaque matin, à son rituel de beauté ; crème hydratante pour le corps, sérum hydratant et crème de jour nourrissante antiride pour le visage. Un trait de crayon brun pour souligner son regard noisette et quelques gouttes de musc blanc sur son cou, ses poignets et le creux de sa poitrine. Une fois apprêtée, elle toqua doucement et entrouvrit la porte de la chambre de sa fille.

— Maty t'es là ? Où es-tu ?

— Je suis là, maman

Amélie laissa la porte de la chambre entrebâillée et se dirigea vers le salon.

— Jean ? Maty, tu sais où es ton père ? Ce n'est pas possible ! Il n'est jamais là quand on a besoin de lui, celui-là !

Mathilde soupira et se leva d'un bond. Après un passage éclair dans la salle de bain, elle chargea les bagages de sa mère dans sa voiture et la rejoignit dans le séjour :

— On y va maman ?

— Oui d'accord. Ferme bien la porte à clé derrière nous, on ne sait jamais. Jean, on y va ! Je ne sais pas où est ton père.

Amélie monta dans la voiture. Soucieuse, elle vérifia une dernière fois son sac.

— Tu as bien pris tous mes bagages ?

— Oui maman. C'est bon, tu n'as rien oublié ?

— Non, je ne pense pas. Tu as bien fermé la porte à clé ?

— Oui, ne t'inquiète pas et les clés sont dans mon sac.

La voiture s'éloignait du mas provençal en direction de la capitale :

— Je suis contente de m'installer chez toi, le temps de mon expo à Paris. Ça m'évitera tous ces allers-retours fastidieux.

Amélie regardait le paysage qui défilait par la fenêtre et souriait à l'idée de joindre l'utile à l'agréable.

Seigneur, faites que tout se passe bien avec ma mère.

Mathilde acquiesça en silence, appréhendant la cohabitation.

2.

Amélie Ramascorlo

Méli était une artiste peintre autodidacte, reconnue et connue dans le milieu depuis dix ans, sous le nom d'Amélie Ramascorlo. Mais tout le monde l'appelait Méli. Originnaire du Gard où elle a toujours vécu, elle grandit auprès de sa mère et sa grand-mère maternelle. Elle n'a pas connu son grand-père, mort pendant la seconde guerre mondiale ni son père qui avait pris la poudre d'escampette avant sa naissance. Elles habitaient toutes les trois à Fons ; Place Alphonse Daudet. La place portait le nom de ce grand écrivain, car sa mère étant très malade, l'enfant du pays avait passé toute son enfance chez sa nourrice, dans cette maison. Méli était fière de vivre dans les mêmes murs que cet homme de lettres. Elle aimait lire. Elle aimait les livres, leur odeur et la douce sensation que laissait le papier sous ses doigts, quand elle tournait les pages. Sa grand-mère lui avait transmis le goût pour la lecture. La maison n'était pas très grande mais dans le salon, il y avait une belle bibliothèque de jolis livres reliés. Du roman, de la poésie, du théâtre. Il y en avait pour tous les goûts. Méli voyageait avec Jules Verne, s'émouvait avec Victor Hugo, « spleenait » avec Charles Baudelaire, angoissait avec Edgar Allan Poe, se passionnait avec Gustave Flaubert et riait avec Molière. Tout un panel d'émotions qu'elle vivait à travers les lignes des différentes œuvres qu'elle dévorait. Elle était une artiste dans l'âme. Sans jamais n'avoir pris aucun cours, elle savait dessiner et peindre, travailler l'argile et la céramique. Un besoin vital de créer l'animait. Elle n'avait pas fait de longues études. Le bac littéraire en poche, elle quittait l'école et entrait directement dans la vie active. Elle enchainait des petits boulots comme la récolte des asperges entre avril et juin, les vendanges entre août et octobre et la vente de volailles sur les marchés. Elle était courageuse et malgré la pénibilité des tâches, elle ne lâchait rien. Elle épargnait une partie de ses deniers et avec le reste, elle s'achetait le nécessaire pour s'adonner à la peinture pendant ses temps libres. Elle avait même donné un nom à son premier chevalet. « Amiguet », qui veut dire « Ami » en provençal.

Méli n'était pas une « fêtarde ». Elle était plutôt solitaire et réservée. Une hyper sensible dotée d'un don de clairvoyance. Un sixième sens qui la guidait parfois dans ses choix mais dont elle occultait aussi par peur, certaines

manifestations. Elle était fille unique et n'avait qu'une cousine du côté de sa mère, Tina, qu'elle considérait comme sa sœur et avec qui elle partageait ses joies et ses peines. Quelques amis d'enfance qu'elle voyait de temps à autres et quelques collègues qu'elle recroisait lors des fêtes votives de la région. Historiquement, ces fêtes étaient et sont toujours des célébrations organisées par chaque village pour honorer leur Saint protecteur et l'occasion pour les habitants de se réunir autour de traditions dans le partage, la convivialité, les divertissements comme le lâcher de vachettes dans les rues, les concerts, les bals en soirée et bien sûr les buvettes. C'est à l'occasion de l'une de ces fêtes qu'elle rencontrait Jean, devenu son mari trois ans plus tard. Jean avait dix ans de plus qu'elle. Musicien professionnel, il était plus souvent sur les routes, qu'à la maison. Il n'avait pas vu grandir Mathilde. Il ne passait que quelques semaines avec sa famille, puis repartait. Méli tenait la maison entre deux pochades¹ et avait élevé seule leur fille. Mathilde adorait son père. Ce n'était pas le papa par excellence. Il la gâtait plus qu'il ne passait du temps avec elle. Mais elle l'aimait.

Méli était très amoureuse de son mari. Jean était le leader d'un groupe de pop rock « *The bright red poppies* »; les coquelicots rouges vifs. Le nom du groupe lui rappelait étrangement son petit tatouage à l'épaule droite. C'était pour elle un signe du destin. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle l'admirait et lui était dévouée jusqu'à ce qu'elle réalise quelques années plus tard, qu'il était imbu de sa personne, égoïste et égocentrique. Séducteur, il avait toujours été. Elle le savait et à l'époque ça l'amusait. Mais avec les années, ses ronds de jambe et ses jeux de séduction pseudo anodins à l'égard de la gente féminine, surtout en sa présence lui étaient devenus insupportables. Les ricanes de certaines âmes du village la mettaient mal à l'aise. Elle, qui était plutôt discrète et qui préservait la vie privée de son foyer, ne supportait pas que son couple puisse être le sujet de tous les ragots. Elle avait honte. Il lui faisait honte.

Jean aimait Méli à sa façon. Contrairement à elle, il n'était pas démonstratif, pas très attentionné ni très prévenant. Il aimait l'avoir à son bras quand ils sortaient. Il se pavanait, fier comme Artaban car Méli était une très belle femme qui attirait tous les regards et ça flattait son ego. Elle était jeune, plutôt grande et élancée. Brune avec un regard profond et pétillant. Une fois que tout le monde avait bien compris qu'elle était sa femme, il la laissait de côté et allait faire le paon ici et là, sans même la calculer de toute la soirée. Il la savait droite dans ses

bottes. Aveuglé par son narcissisme, il n'entravait même pas l'idée qu'elle puisse se rendre accessible pour un autre homme. Méli ne supportait plus que Jean la considère comme un trophée. Elle lui en avait fait part plusieurs fois lors de discussions. Elle lui avait aussi notifié son manque d'attention et de prévenance à son égard. Mais Jean prenait ça pour de la simple jalousie, ce qui nourrissait sa haute opinion de lui-même. Méli avait baissé les bras. Elle ne tentait plus de sauver les meubles. Elle faisait chambre à part. Elle n'était plus épanouie à ses côtés, c'était un fait. Elle ne l'admirait plus, c'était une certitude. Elle n'avait cependant, jamais rien dit de mal à quiconque le concernant. Jamais elle ne l'avait critiqué ou s'en était plainte. Pas même à Tina. Elle gardait tout ça pour elle. En parler, était la confronter à tout un tas de questions ou de solutions qui la mettraient face à une décision qu'elle ne savait pas prendre, ou pire, à tout un tas d'opinions ou de jugements embarrassants. Elle avait maintes fois voulu le quitter, mais elle restait pour Mathilde et pour la maison. Le paraître semblait être pour elle, pour l'instant, la meilleure solution. Et qui sait ? Peut-être qu'un jour, Jean partirait ou la quitterait pour une autre. Du moins, elle l'espérait en secret.

Dans ses moments de mélancolie et de doutes profonds Méli était très prolifique. Elle exprimait ses états d'âme à travers la peinture. Elle ne disait pas « peindre un tableau », mais « peindre un état d'âme ». Ses thèmes de prédilections étaient les paysages, les scènes d'extérieur, les portraits et les autoportraits, dont l'un avait remporté il y a quelques années, le concours international des beaux-arts de Chelsea et lui avait offert la possibilité d'exposer ses travaux dans une exposition collective, au cœur de New York. Josy, sa grand-mère décédée en 1984, lui avait toujours dit qu'un jour, elle serait une grande artiste. Ce fut une réelle opportunité pour elle de pouvoir vivre pleinement de sa passion. Jean en tournée, Méli avait confié la maison à Mathilde pendant quelques semaines et s'était envolée pour les Etats Unis. À son retour, elle n'était plus la même. Quelque chose avait changé.

3.

De l'autre côté de l'Atlantique

Chelsea, New-York – Printemps 2014.

C'était la première fois que Méli traversait l'Atlantique et partait seule, si loin. Jusqu'à présent, elle ne partait qu'en croisières en Méditerranée avec Mathilde et sa cousine Tina. Les croisières c'était son truc. À 60 ans, elle découvrait l'avion et de nouveaux horizons.

Chelsea était l'un des plus anciens quartiers de New-York. Situé à Manhattan, ce quartier était très animé et connu pour ses nombreuses galeries d'art et ses musées. Il s'étendait de l'Hudson River à la sixième Avenue et de la 14th Street au sud, jusqu'à Hudson Yards au nord. Méli séjournait au Maritime hôtel. Le premier hôtel de luxe du quartier avait ouvert ses portes en 2003, au 363 West 16th Street. Un palace immense avec des hublots en guise de fenêtres, des façades carrelées blanches et des terrasses surélevées qui donnaient sur la neuvième Avenue. Ce bâtiment était à l'origine un monument à thème nautique conçu en 1968 par l'architecte moderniste de La Nouvelle-Orléans Albert Ledner, pour accueillir le siège de la National Maritime Union. L'hôtel avait subi des transformations pour incarner la modernité et l'esprit tendance du quartier qu'il occupait. Un emplacement privilégié, commerçant et branché de l'extrémité ouest de la ville, le Meatpacking District², au cœur des secteurs de la mode, de l'art, de la gastronomie entre autres et de la création à Manhattan.

Méli y posait ses valises pour trois semaines. Sa chambre magnifique, à l'instar de la totalité de l'hôtel, donnait l'illusion pour son plus grand bonheur, d'être à bord d'un prestigieux bateau de croisière. Une chambre climatisée avec un mini bar et tout le confort nécessaire pour passer un bon séjour. Des boiseries, un lit King size accueillant, orné de deux grands oreillers blancs et d'un couvre-lit bleu marine bordé au pied du lit. En face, un large hublot sur un pan de mur blanc avec des rideaux occultants indigo, donnait sur l'extérieur et sous lequel un petit coin salon invitait à la lecture ou à la relaxation. Au-dessus du lit, la